

# **Territoires urbains et réseaux sociaux : les processus de migration internationale dans les quartiers de la ville sénégalaise de Kaolack**

Babacar Ndione (Socio-démographe, Consultant indépendant, Sénégal)

## **INTRODUCTION**

La fragilisation des contextes économiques et le durcissement des politiques migratoires dressent des barrières de plus en plus difficiles à franchir sur le chemin de la migration internationale. Au Nord comme au Sud, les pays d'accueil se ferment, parfois expulsent et renforcent leurs lois sur l'entrée des étrangers. Ces contraintes à l'égard des migrants se multiplient à un moment où, dans les pays de départ, l'instabilité politique et la dégradation de l'environnement augmentent le potentiel migratoire. Cette situation rend plus complexes les dynamiques migratoires internationales. De nouvelles modalités de circulation apparaissent et participent à la recomposition ainsi qu'à l'élargissement des territoires circulatoires. Dans un tel contexte, certains réseaux migratoires s'affaiblissent, d'autres se renforcent et s'érigent en stratégies de contournement des politiques migratoires.

Le Sénégal se trouve particulièrement au cœur de ces mutations. Ce pays se distingue par de fortes dynamiques migratoires, caractérisées par une bipolarisation des flux : mouvements intra-régionaux ouest-africains ; migrations intercontinentales dirigées essentiellement vers l'Europe (Bocquier et Traoré, 1996). Cette configuration spatiale a connu cependant des évolutions. En 1983 par exemple, la prépondérance de flux migratoires sénégalais est plus effective en Afrique de l'Ouest (64%) qu'en Europe (25%). Par contre en 1993, on constate une baisse en proportion de 19% des effectifs de migrants établis en Afrique de l'Ouest, tandis que les mouvements en direction de l'Europe connaissent un accroissement net de 16% (Ndione, 2006)<sup>1</sup>. Les résultats de la 2<sup>e</sup> Enquête Sénégalaise Auprès des Ménages (ESAM II) confirment cette tendance : 54% des Sénégalais partis à l'étranger au cours des 5 dernières années sont allés en Europe (46%) et aux États-Unis (8%), contre 44% en Afrique (DPS, 2004). Par ailleurs, longtemps considéré comme un foyer d'immigration en Europe presque exclusivement en direction de la France, le Sénégal oriente de plus en plus ses flux migratoires vers l'Italie et l'Espagne (Robin, 1996 ; Robin et al., 1999)<sup>2</sup>.

La situation du Sénégal indique également un élargissement des zones d'émigration internationale qui traduit une diffusion du comportement migratoire à l'intérieur du pays. Des régions qui jadis n'étaient pas affectées par le phénomène, sont progressivement devenues des zones de pauvreté croissante, augmentant ainsi le potentiel migratoire du pays. La vallée du fleuve Sénégal fut la première zone affectée par la sécheresse dans les années 1960/70 et constitue le premier pôle d'émigration notamment vers le Nord (Kane et Lericollais, 1975 ; Findley, 1991 ; Guilmoto, 1997). La capitale, Dakar où est concentré l'essentiel de l'activité moderne, est également touché par la crise économique et le phénomène migratoire international (Antoine et al., 1995 ; Robin et al., 1999). Par ailleurs, longtemps considérées comme le poumon de l'économie arachidière du Sénégal, les régions de l'intérieur ont connu une forte décadence imputable à la crise agricole marquée par les aléas de la pluviométrie. Ce passage d'une stabilité et d'une prospérité économique à la situation actuelle de crise permanente a bouleversé le régime migratoire des populations. La région de Kaolack entre dans ce lot de foyers de départ et la ville de Kaolack en constitue l'un de ses lieux principaux de manifestation.

A Kaolack, les courants migratoires étaient traditionnellement temporaires, et suivaient le rythme des saisons : migrations rurales-urbaines en période de saison sèche, reflux des paysans vers la campagne à l'approche de l'hivernage. Avec la crise agricole qui sévit dans le bassin arachidier depuis plus de

---

<sup>1</sup> Ces résultats sont issus de la comparaison des données du recensement de 1988 et de l'Enquête Migrations et Urbanisation au Sénégal (EMUS, 1993), correspondant à une observation de l'évolution du phénomène au cours d'une décennie (1983-1993). Cf. Ndione B. (2006 : 125).

<sup>2</sup> Selon les données de l'enquête Déterminant de l'émigration Internationale au Sénégal (DEmIS, 1997/98) qui prennent en compte les ménages résidents à Dakar et à Touba dont au moins un membre est allé vivre à l'étranger au cours des dix dernières années, l'Italie constitue le premier pays d'accueil des Sénégalais (45% des ménages migrants) ; moins de 10% s'orientent vers la France ; l'Italie, l'Espagne, le Portugal et la Grèce réunissent 50% de cette migration récente.

deux décennies, les mouvements de navétane ont pris une tendance définitive, faisant de la ville de Kaolack leur principal lieu d'aboutissement. Or, il est clair que les potentialités d'emploi qu'offre la ville sont très faibles, se réduisant à la création de petites activités dans le secteur informel. En plus du croît naturel, la masse des ruraux qui s'installe en ville augmente le nombre d'actifs qui déferlent sur le marché du travail. Il en résulte un accroissement du chômage urbain et l'apparition d'un sous-emploi chronique, facteurs de désespoir d'un avenir certain en ville. Dans ces conditions, les ménages vivent dans une situation de précarité économique et voient en la migration internationale une alternative de sécurité économique. Cette situation a favorisé le développement de courants migratoires internationaux de grande envergure (Ndione, 2006).

Selon certaines études, les dynamiques et les logiques migratoires atteignent diversement les villes de départ (Fussel et Massey, 2005 ; Lalou et Ndione, 2005). La question posée par cet article est de vérifier si cette variabilité interurbaine des processus migratoires s'exprime également à l'intérieur des villes, sous l'effet du contexte local, défini ici par le quartier.

Certaines théories suggèrent cependant un effet contextuel au départ de la migration. La théorie du réseau migratoire considère la migration comme un système d'acteurs sociaux. Ce système est défini par un ensemble de liens d'entraide qui relient les migrants et les non-migrants et qui favorisent la migration, grâce aux différentes formes d'appui qu'il apporte au migrant (Boyd, 1989 ; Fawcett, 1989 ; Guilmoto et Sandron, 2000 ; Kritz et al., 1992). Par ailleurs, la théorie des causes cumulatives stipule que les transferts dus à la migration transforment les structures sociales et économiques des zones d'origine, augmentent les inégalités de revenus et intensifient le sentiment de privation chez les non-migrants (Massey et al., 1993 ; Massey et al., 1998). Enfin, l'expérience que les migrants accumulent dans les pays d'accueil peut modifier, dans les communautés d'origine, les perceptions et les valeurs, en créant une véritable « culture de la migration » (Schoorl et al., 2000).

La plupart de ces théories ont été développées à partir d'exemples issus du milieu rural. Elles posent donc la question de leur pertinence dans un contexte urbain caractérisé par une distanciation des liens sociaux et par des processus d'individualisation.

C'est à partir de ces approches que nous avons tenté d'analyser les migrations internationales de la ville de Kaolack, en considérant plus particulièrement le rôle du quartier dans l'analyse des dynamiques migratoires. A cet égard, les quartiers urbains de Kaolack se distinguent notamment par leur histoire, l'origine géographique de leurs habitants, leurs caractéristiques économiques, ethniques et religieuses. Ces variables se traduisent par des habitudes de vie commune et des modes d'organisation qui, probablement, agissent différemment sur la propension à émigrer des habitants.

Par ailleurs, le resserrement des politiques migratoires conduit les individus et les groupes à s'organiser davantage. Les liens qui unissent les membres d'un groupe se traduisent en termes d'obligations d'assistance et d'entraide. A cet égard nous supposons que le processus migratoire fait intervenir diversement les quartiers, comme ressource et comme unité de référence, selon l'intensité des liens et la cohésion socioculturelle au sein de la communauté, et par substitution ou de façon complémentaire au soutien de la famille.

Après avoir examiné les contrastes socio-culturels entre les quartiers d'étude, nous examinerons les contours du processus migratoire international à partir de l'espace de départ, dans le cadre du système de référence du candidat. Nous montrerons ensuite que la dynamique migratoire internationale se construit à la fois à partir de liens familiaux et communautaires. Enfin, nous discuterons la capacité à migrer des groupes, en tenant compte de la densité plus ou moins forte des rapports de voisinage et des structures sociales fondés sur l'appartenance à un même quartier d'origine.

## **1. LES QUARTIERS DE LA VILLE DE KAOLACK : ESPACES URBAINS OU TERRITOIRES SOCIOLOGIQUES ?**

Les quartiers urbains de notre zone d'étude se caractérisent par des variables socioculturelles contrastées, qui s'expliquent en grande partie par l'origine des populations et par leur mode d'implantation urbaine.

### **1.1. Touba-Kaolack : un quartier wolof et mouride**

Touba-Kaolack est un quartier mouride fondé par le marabout feu Serigne Bassirou Mbacké dont il fut l'autorité coutumière<sup>3</sup>. C'est un quartier religieux, basé sur un mode de vie et de gestion mouride, à l'image de la ville de Touba<sup>4</sup>. Le mouridisme est né en « pays wolof » dans l'actuelle région de Diourbel. Cette confrérie a fait l'objet de plusieurs recherches (Babou, 2000 ; Diop, 1980, Copans, 1980 ; Guèye, 2002a ; 2002b) qui font ressortir le mouridisme comme un système religieux fortement hiérarchisé et cloisonné, construit autour de la relation fondamentale qui lit le disciple (*taalibe*) à son marabout (*sëriñ*). Ce lien repose sur la croyance et la foi en Dieu, cette divinité étant incarnée sur terre par le marabout. Il est mystique, mais s'exprime aussi sur le plan économique par des obligations du disciple envers son marabout, notamment l'envoi de dons (*addy*) par le *taalibe* au *Seriñ* et souvent par le travail qu'il accomplit dans les champs agricoles de son marabout. En contrepartie, le marabout guide son disciple vers Dieu et aide à son salut dans l'Au-delà, tout en contribuant à sa prospérité sur terre par des louanges (*ñaan*).

L'histoire du mouridisme est une histoire d'expansion religieuse, spatiale et économique. Cette expansion a commencé à l'époque coloniale, sous l'impulsion du fondateur de la confrérie, Cheikh Amadou Bamba qui, avec l'avènement de l'arachide au Sénégal, a incité ses disciples à la culture de cette graine à travers la conquête des Terres-Neuves dans la partie orientale du bassin arachidier (Pelissier, 1966). Elle s'est poursuivie notamment après l'indépendance du Sénégal et s'est traduite par d'importants mouvements migratoires internes, dirigés vers les principales villes du pays (Dakar notamment) où selon Diop (1980), la communauté mouride a fait preuve d'une réelle capacité d'adaptation facile en milieu urbain. Depuis le début des années quatre-vingts, les mourides se sont fortement engagés dans la migration internationale, orientée surtout vers le Nord (Ebin, 1993 ; Schmidt di Freidberg, 1993 ; Babou, 2002).

La confrérie mouride repose fondamentalement sur la vie communautaire de ses adeptes qui consiste à s'organiser de manière permanente autour du *Cheikh*<sup>5</sup> au Sénégal et à l'étranger. L'installation de Serigne Bassirou Mbacké à Touba-Kaolack s'est suivie d'un afflux massif de migrants wolofs venant de la région de Diourbel. Ce groupe social fortement structuré a imprimé l'identité du quartier. En s'installant auprès de leur *Seriñ*, ces migrants d'origine rurale ont bénéficié à la fois de facilités foncières (octroi de parcelles par le marabout), d'opportunités économiques et des réseaux d'insertion et de solidarité religieuse.

### **1.2. Abattoirs : un quartier peuplé par des wolofs originaires de l'ancien royaume du Djolof**

Le quartier d'Abattoirs est aussi peuplé par des wolofs. Mais contrairement à Touba-Kaolack, les ressortissants de ce quartier sont originaires de l'ancien royaume du Djolof dont le berceau historique se situe dans l'actuelle région de Louga. Les habitants de ce quartier sont issus de familles et de villages du même terroir. Ils présentent, comme à Touba-Kaolack, une forte homogénéité ethnique (wolof) et religieuse (tidiane). Les liens qui unissent les membres de la communauté djolofène de cette localité sont tissés depuis des générations et renforcés par les mariages entre les différentes familles.

L'histoire du quartier d'Abattoirs remonte à la période coloniale. A cette époque, les gens originaires du Djolof pratiquaient les navétanes de saison sèche, quittant le milieu rural pour s'installer temporairement dans les grandes villes comme Dakar, Saint-Louis, Thiès, Louga et Kaolack<sup>6</sup>. Ces mouvements étaient rendus possibles par la construction des chemins de fer Dakar-Saint-Louis et Dakar-Bamako dont les différents points d'arrêt constituaient des carrefours d'échange permettant aux populations rurales de développer de petites activités économiques en période de saison sèche. A l'approche de l'hivernage, les migrants ruraux regagnaient leur village d'origine pour s'occuper des travaux champêtres. Ces migrations saisonnières ont conduit les ressortissants du Djolof à s'installer

---

<sup>3</sup> Il est remplacé aujourd'hui par son fils qui joue le rôle de guide religieux et de chef coutumier dans le quartier marqué par son autonomie de gestion, à l'image de la ville de Touba selon le délégué du quartier.

<sup>4</sup> La ville sainte bénéficie d'un statut particulier en termes de décisions vis à vis de l'administration sénégalaise (cf. Guèye, 2002b, op.cit)

<sup>5</sup> Guide spirituel

<sup>6</sup> Il existe par exemple un quartier Djolofène à Saint-Louis comme il ya un quartier Djolofène à Kaolack selon les notables du quartier.

progressivement à Abattoirs. Ce quartier était à l'origine le lieu d'abattoir du bétail au niveau de la ville et servait à cette occasion de lieu d'exercice d'activité économique aux migrants originaires du Djolof. Les premiers se consacraient à la vente de poissons. D'abord saisonnière, cette activité est devenue permanente et l'installation définitive. Les pionniers migrants ont été rejoints par les frères, les neveux et les cousins. Ils ont, par le biais de leurs relations avec les autorités locales, facilité les démarches pour l'obtention de parcelle de terrain aux nouveaux venus.

Ce mode d'implantation urbaine, basé sur l'appartenance à la même origine géographique et ethnique, caractérise la communauté djolofène d'Abattoirs. Vendeurs de poissons depuis leur première installation, les Djolof-Djolof ont poursuivi et diversifié leurs activités commerciales (récupération des sacs usagés et ramassage de bouteilles en vue de leur recyclage, ventes de cacahouètes et travail de « bonne » pour les femmes, etc.). Ces petites occupations ont permis une accumulation progressive d'argent en vue d'un investissement plus productif dans les magasins de commerce. C'est ainsi que d'agriculteurs en milieu rural dans le Djolof, ils se sont reconvertis en commerçants en ville.

### **1.3. Ndangane : un quartier de pêcheurs sereer niominka originaires des îles du Saloum**

Contrairement à ces deux quartiers wolofs, Ndangane est une localité à dominante ethnique sereer. A l'origine, il s'agissait d'un débarcadère pour les pirogues et d'un fumoir pour sécher le poisson pêché dans les îles du Saloum. Peu à peu, cet espace des *tanns*<sup>7</sup> s'est transformé en lieu d'échanges commerciaux liés au navétanat entre le Saloum et la ville de Kaolack. Pendant la saison sèche, les pêcheurs sereer des îles du Saloum débarquaient avec leurs pirogues remplies de poissons, de bois et de sel qu'ils vendaient aux populations de Kaolack et ses environs. En échange, ces derniers leur proposaient des céréales qu'ils utilisaient dans leur consommation dans les îles. L'installation des niominka à Ndangane était donc temporaire. Ce trafic qui a duré des dizaines d'années, a conduit à une installation définitive des marchands sereer. Sa population était essentiellement composée de sereer niominka. Mais avec le phénomène de l'exode rural, d'autres ethnies (wolofs djolof-djolof et saloum-saloum, haalpoulars et autres) se sont progressivement installées.

La particularité de Ndangane repose sur le fait que la majorité des habitants sont originaires des îles du Saloum et sont sereer niominka. Des liens d'origine les unissent aussi bien par rapport aux villages d'origine dans les îles que par rapport au quartier. Les baptêmes, les mariages, les décès sont toujours organisés sur la base de la tradition. Les problèmes d'héritage, les litiges fonciers sont réglés à l'amiable. Les notables se retrouvent autour du délégué de quartier pour envisager des solutions, et c'est seulement en cas de désaccord entre les parties que les affaires sont traitées par la justice.

Contrairement aux quartiers wolofs marqués par une appartenance religieuse mono-confrérique, Ndangane présente une population musulmane relativement hétérogène : 63% de tidianes, 22% mourides et 15% d'autres musulmans (principalement de la confrérie khadria). Par ailleurs, la population de Ndangane est beaucoup plus instruite que celles des quartiers wolofs : 60% de personnes ont fréquenté l'école contre 44% à Abattoirs et 37% à Touba-Kaolack<sup>8</sup>. Ce quartier dispose en effet de trois écoles primaires, contrairement aux quartiers wolofs marqués par la faiblesse (une école primaire à Abattoirs) ou tout simplement l'absence d'infrastructures scolaires (Touba-Kaolack).

---

<sup>7</sup> « *tann* » est un mot wolof qui signifie sol salé. C'est ce qui caractérise ce quartier où ne poussent pratiquement pas de plantes et où l'eau s'évacue difficilement.

<sup>8</sup> Enquête sur les Déterminants de l'Emigration Internationale à Kaolack (DEMIK, 1997).

#### **1.4. Dialègne : un quartier cosmopolite, fief des haalpoulers**

Situé en périphérie de la ville de Kaolack, le quartier de Dialègne s'est peuplé principalement à l'occasion de mobilités intra-urbaines. Les parcelles de terrain ont toujours été distribuées sur demande sans distinction d'origine géographique, ethnique ou confrérique. Les différents délégués de quartier qui se sont succédés n'ont pas de liens de parenté ou d'origine géographique ou ethnique particuliers. Ils sont élus ou désignés sur la base de leur ancienneté dans le quartier et de leur connaissance des habitants. Cette réalité témoigne d'un mode d'installation urbaine différent des autres quartiers d'étude puisque l'accès à la propriété foncière ne répond pas ici à un réseau ethnique, religieux ou géographique. Du point de vue religieux, le tidianisme domine, suivi par le mouridisme. Mais ce quartier se distingue particulièrement par le niveau d'instruction de ses habitants. Les populations de Dialègne sont les plus scolarisées de la zone d'étude : 70% dont 34% de niveau secondaire/supérieur et 36% de niveau primaire. Cette scolarisation relativement importante s'explique en partie par le développement des infrastructures éducatives de base : 3 écoles primaires, un collège d'enseignement secondaire (CES), un bloc scientifique et technique, un jardin d'enfant et un foyer des jeunes, une proximité par rapport au lycée principal de la ville. Dialègne est caractérisée par la présence des haalpoulers, même si cette ethnie ne représente que 27,5% de la population, derrière les wolofs majoritairement représentés (60%). Le quartier compte aussi des sereer et des bambaras. L'activité du *daraal*, le seul marché de bétail de la ville de Kaolack, contribue fortement à donner au quartier cette empreinte de l'ethnie haalpouler<sup>9</sup>.

---

<sup>9</sup> Les haalpoulers sont par tradition une ethnie d'éleveurs, notamment de bovins.

## Caractéristiques des populations selon le quartier d'étude (Enquête DEMIK, 1997)

Caractéristiques		Abattoirs	Ndangane	Dialègne	Touba-Kaolack	Total
<b>Destination des migrants</b>	Afrique Subsaharienne	46,7%	63,9%	42,9%	42,6%	48,1%
	Pays du Nord	46,7%	33,3%	57,1%	53,2%	48,8%
	Autres pays	6,7%	2,8%		4,3%	3,1%
<b>Effectifs non pondérés des migrants</b>		165	265	309	243	982
<b>Religion</b>	Chrétiens	0,6%	0,3%	0,2%		0,2%
	Musulmans tidianes	82,7%	63,1%	61,6%	5,7%	51,8%
	Musulmans mourides	11,2%	21,7%	37,9%	93,1%	43,8%
	Autres musulmans	5,5%	14,8%	0,3%	1,1%	4,2%
<b>Ethnie</b>	Peuls/Toucouleurs	3,1%	10,1%	27,5%	6,0%	13,7%
	Wolofs	83,6%	29,5%	59,9%	86,4%	66,3%
	Serer	5,6%	52,7%	6,3%	6,6%	14,6%
	Autres ethnies	7,7%	7,7%	6,3%	1,0%	5,5%
<b>Niveau d'instruction</b>	Aucun	55,7%	39,8%	30,3%	60,0%	45,2%
	Primaire	30,9%	31,7%	36,1%	29,6%	32,5%
	Secondaire et plus	13,4%	28,5%	33,7%	10,4%	22,4%
<b>Activité économique</b>	Actifs ayant un emploi	42,6%	39,4%	26,5%	29,3%	33,0%
	A la recherche d'un emploi	1,6%	2,6%	2,3%	3,8%	2,6%
	Femmes au foyer	26,0%	25,4%	24,4%	39,2%	28,7%
	Elèves/étudiants/apprentis	24,5%	27,1%	39,0%	22,5%	29,5%
	Autres	5,3%	5,4%	7,8%	5,3%	6,2%
<b>Effectifs non pondérés de la population soumise au risque de migrer</b>		1017	737	840	997	3591
<b>Taille ménage (au moment de l'enquête)</b>	1-6 personnes	25,0%	31,9%	16,3%	24,1%	23,0%
	7-11 personnes	36,1%	52,8%	65,2%	41,4%	51,4%
	12 personnes et plus	38,9%	15,3%	18,5%	34,5%	25,7%
<b>Statut migratoire du ménage (au moment de l'enquête)</b>	Ménages de migrants	42,6%	50,7%	32,1%	49,5%	42,1%
	Ménages de non-migrants	57,4%	49,3%	67,9%	50,5%	57,9%
<b>Effectifs non pondérés des ménages enquêtés</b>		100	100	100	100	400

Cette spécification des quartiers d'étude est essentielle à notre démarche analytique. D'une part, l'hétérogénéité socio-culturelle des populations et la scolarisation relativement poussée dans les quartiers de Ndangane et de Dialègne constituent probablement un facteur de distanciation des liens de types communautaires. Dans ce contexte, nous pouvons penser que les mouvements migratoires qui se

développent à partir de ces localités répondent en partie à des logiques individuelles, ou tout au plus, à des stratégies au sein de la famille du migrant. Par contre, les dynamiques sociales sur fond d'appartenance ethnico-confrérique ou d'origine géographique en oeuvre dans les quartiers d'Abattoirs et de Touba-Kaolack devraient donner aux migrations internationales une dimension communautaire de quartier.

## **2. METHODOLOGIE**

Pour appréhender l'effet des dynamiques sociales de quartier sur la migration internationale, nous sommes appuyés sur des données qualitatives collectées en 2003 dans les quatre quartiers d'étude, par le biais de deux grilles d'entretien semi-directif, l'une adressée aux informateurs clés (notables et autres chefs coutumiers ou religieux), et l'autre aux migrants internationaux de passage et de retour, soit un total de 48 entretiens.

Ces entretiens ont permis de décrire l'histoire migratoire et sociale du quartier, son mode de fonctionnement et d'organisation ainsi que les rapports de voisinage entre les habitants. De même ces récits ont étayé les questions de la diffusion du comportement migratoire à l'intérieur du quartier, des appuis et soutiens reçus, au départ et à destination, par un parent ou un ami du quartier et des transferts économiques et symboliques dans le quartier.

Le cadrage statistique de cette analyse qualitative est fourni par une enquête réalisée en 1996/97 dans les quatre quartiers d'étude. Cette enquête par questionnaire a touché 400 ménages et 4044 individus. Les résultats issus des analyses quantitatives ont montré que les quartiers sont associés positivement à la migration internationale, qu'elle soit lointaine ou de proximité (Ndione, 2006).

## **3. LA FAMILLE AU DEPART DE LA MIGRATION INTERNATIONALE**

Selon plusieurs auteurs, la migration des populations africaines subsahariennes relève d'une stratégie au sein de laquelle le ménage est directement ou indirectement impliqué. Cette hypothèse s'appuie notamment sur le principe selon lequel dans les sociétés africaines, la famille fonctionne comme une unité de production, de consommation et de socialisation, et jouit d'une rationalité économique. A cet égard, le ménage (ou la famille) constitue un centre de décisions stratégiques (Stark, 1980 ; Harbison, 1981 ; Gregory et Piché, 1981 ; Root et De Jong, 1991). Cette analyse va à l'encontre de la conception néoclassique du phénomène migratoire selon laquelle le choix de migrer résulte d'une décision strictement personnelle (Todaro, 1969 ; Harris et Todaro, 1970).

Au Sénégal, les moyens à réunir pour prétendre à un déplacement à l'étranger constituent une donnée fondamentale dans le dispositif de départ du candidat. En fonction des pays d'aspiration, l'argent à mobiliser pour valoriser le projet migratoire peut paraître considérable. De l'obtention du visa d'entrée à l'achat du billet pour le voyage, il faut le plus souvent passer par des intermédiaires et par des agences de recrutement qui exigent une importante somme d'argent. La migration internationale, notamment celle orientée vers les pays développés, coûte aujourd'hui très chère<sup>10</sup>.

A Kaolack, le financement de la migration internationale s'effectue selon trois modalités : à partir de fonds propres, le financement total par une tierce personne, et l'apport partiel de l'individu complété par celui d'une autre personne. Les migrants utilisent diversement ces trois types de financement. Mais le recours à un soutien financier est souvent indispensable à l'individu. Selon les entretiens réalisés dans les quartiers d'étude, les migrants font principalement appel aux parents proches (pères, mères, frères, sœurs) ou éloignés (oncles, tantes, cousins, cousines etc.), et rarement à des individus sans lien de parenté. Dans 70% des contributions au financement de la migration, il s'agit de membres de la famille nucléaire (parents, frères et sœurs).

Ces stratégies de financement révèlent que la migration internationale comprend des coûts préalables qui font intervenir un certain nombre d'acteurs, et principalement la famille d'origine du migrant.

---

<sup>10</sup> Les candidats à l'émigration vers les pays du Nord, notamment l'UE et les USA, déboursent aujourd'hui entre 2 et 3 millions de FCFA aux intermédiaires pour les démarches liés au voyage (Passeport, visa et billet d'avion).

Cette sorte d'arrangement, de négociation ou d'institution familiale<sup>11</sup>, montre que la migration internationale répond à des mécanismes de solidarité collective. La famille est l'un des socles de cette solidarité, et à ce titre, elle constitue un point d'ancrage du fonctionnement des réseaux migratoires, notamment au départ de la migration.

L'implication de la famille dans le processus migratoire peut être interprétée selon trois angles :

- 1) Les membres de la famille partagent avec le migrant les risques liés au coût du voyage ou les assument. La migration internationale, notamment vers le nord, comporte en effet des incertitudes liées à la fermeture des frontières et au rétrécissement du marché de l'emploi. Le rêve de partir peut être brisé par le refoulement aux frontières ou l'expulsion ; de même que l'établissement dans un pays peut être éprouvé par les difficultés d'accès à un emploi.
- 2) Les mécanismes de solidarités familiales offrent une meilleure protection au migrant qui minimise ainsi les risques liés aux coûts du voyage. La solidarité familiale autour du projet migratoire signifie aussi que le migrant bénéficie du soutien moral des membres de sa famille.
- 3) La migration correspond à un coût d'opportunité futur, à des profits anticipés, sous forme de transferts monétaires ou matériels attendus par les membres de la famille d'origine.

La migration constitue donc un dispositif dans lequel le ménage intervient pour diversifier ses sources de revenu. L'insuffisance des revenus (individuels et familiaux) et leurs répercussions sur le niveau de vie du ménage sont parmi les contraintes fortes de l'espace qui poussent beaucoup de familles à envisager la migration de membre à l'étranger.

#### **4. RESEAU D'INSERTION A L'ETRANGER : APPUI DE LA FAMILLE OU SOUTIEN DES RESSORTISSANTS DU MEME QUARTIER D'ORIGINE ?**

La littérature souligne généralement le rôle primordial du réseau dans la mise en œuvre du projet migratoire (Boyd, 1989 ; Fawcett, 1989 ; Guilmoto et Sandron, 2000 ; Kritz et al., 1992). Un des principes de base du fonctionnement d'un réseau migratoire est l'établissement de liens entre migrants et non-migrants dans les pays de départ et d'accueil. Nous considérons ici la composition des réseaux, qui à destination, facilitent l'insertion résidentielle et professionnelle du migrant. Dans cette optique, nous entendons par réseau migratoire d'accueil l'ensemble des personnes vivant dans le pays de destination, que le migrant connaît avant son départ, et sur lequel il compte s'appuyer pour accéder à un logement et/ou à un emploi. S'agit-il de soutien d'un membre de la famille proche ou élargie, de la présence d'un ressortissant du même quartier d'origine ou encore d'un ami d'ailleurs etc. ? La dimension du réseau d'accueil varie-t-elle par rapport au quartier d'origine, en fonction des formes de sociabilité et des rapports de voisinage, de l'existence de ressources relationnelles plus ou moins intenses entre individus d'un même quartier d'origine ?

##### **4.1. Abattoirs et Touba-Kaolack : des dynamiques de réseaux de quartier couplées d'effets générationnels**

Les quartiers d'Abattoirs et de Touba-Kaolack, rappelons le, sont des quartiers wolofs caractérisés par des liens communautaires intenses. Les mouvements migratoires internationaux qui se développent à partir de ces localités sont essentiellement dirigés vers l'Italie et l'Espagne. Ces déplacements sont facilités par l'adaptation au marché de l'emploi européen, du commerce informel pratiqué au Sénégal. L'insertion des migrants dans ce secteur constitue une réponse adéquate à la faible capacité d'absorption de la main-d'œuvre étrangère non qualifiée en Europe. Elle témoigne aussi d'une réelle dynamique d'organisation communautaire relevant de pratiques identitaires et de rapports sociaux spécifiques à chaque quartier.

##### **4.1.1. La communauté diolofène d'Abattoirs à Venise (Italie) : un réseau de marchands ambulants de même quartier d'origine**

---

<sup>11</sup> L'institution peut être comprise comme un ensemble de règles socio-économiques visant à définir les conditions dans lesquelles les choix, individuels ou collectifs, d'allocation et d'utilisation des ressources peuvent s'effectuer (Guilmoto et Sandron, 2000 :113).

L'histoire de la migration internationale des populations du quartier d'Abattoirs remonte au milieu des années 1970. Le pionnier était parti poursuivre ses études en France ; le second a émigré aux Etats-Unis pour la même raison. Cette forme de migration n'a pas été suivie par d'autres ressortissants du quartier du fait qu'elle nécessite un niveau d'instruction relativement élevé (au moins le baccalauréat), ce profil migratoire étant une exception au regard des caractéristiques socio-démographiques de la population locale. Dans ce quartier, 63% de la population n'a pas fréquenté l'école, contre 22% de niveau primaire et 15% seulement de niveau secondaire et supérieur.

Par ailleurs, cette migration à capital humain relativement élevé n'a pas eu d'impact réel au niveau local, notamment par la réalisation d'investissements de grande envergure dans le quartier. Au même titre que les natifs du quartier ayant poursuivi les études et travaillant dans l'administration sénégalaise de manière générale, les migrants qualifiés ne sont pas perçus comme des modèles de réussite sociale aux yeux des autres membres de la communauté du quartier. C'est l'une des raisons pour lesquelles les jeunes de la localité n'ont pas un engouement particulier pour les études. Cette attitude est renforcée par la tradition de l'enseignement coranique qui, déjà bien ancrée dans les mœurs de la société wolof, présente des valeurs adoptées depuis des générations. La communauté wolof djolofène a encore du mal à intégrer l'école moderne dans ses mœurs. Beaucoup de familles envoient directement leurs enfants dans les *daaras* (écoles coraniques), optant ainsi pour l'enseignement traditionnel à la religion musulmane<sup>12</sup>. D'autres couplent les deux types d'enseignement en envoyant leurs enfants d'abord dans les *daaras* à très bas âge, avant de les placer à l'école française ou à l'école franco-arabe. L'objectif est d'enraciner les enfants aux valeurs et principes de l'islam, de façon à ce que, comme le résume un notable du quartier, « *la civilisation occidentale ne puisse altérer ces valeurs, et qu'elle ne leur offre uniquement que la possibilité de trouver un débouché sur le marché de l'emploi moderne* ».

L'idée repose sur le principe que les enfants doivent être bien socialisés dans les valeurs et les principes de l'islam et de la coutume wolof avant d'atteindre l'âge adulte. Après ou en même temps que l'enfant apprend le coran, il intègre petit à petit le commerce comme jeune apprenti. Il commence par la vente ambulante de toutes sortes de produits commerciaux. D'habitude, les jeunes apprentis parviennent à ouvrir un magasin de commerce au bout de quelques années, avec le soutien des autres membres de la famille.

C'est à partir des années 1990 que les ressortissants d'Abattoirs ont commencé à s'installer massivement en Italie, avec la ville de Venise comme point de chute. Cette nouvelle dynamique migratoire se distingue par une spécialisation dans le commerce de rue. Les pionniers de cette migration ont très rapidement marqué de leur empreinte l'espace local du quartier : ils sont parvenus, en l'espace de trois ou quatre années de migration, à construire de belles maisons dans le quartier et à assurer la prise en charge des besoins fondamentaux de leurs familles, contrairement aux migrants qualifiés installés en France et aux Etats-Unis. L'image du quartier a commencé à changer avec les réalisations des premiers émigrés partis en Italie. L'impact de cette migration au niveau local a créé un réel engouement chez les autres ressortissants du quartier à émigrer particulièrement vers ce pays. Ainsi que le souligne un migrant : « *Pour moi, c'est l'Italie parce que j'ai vu que ceux qui vont là-bas réalisent plus vite que ceux qui partent en France ou en Espagne, sans parler des Etats-Unis. J'ai choisi ce pays pour pouvoir accumuler rapidement de l'argent.* »

Les premiers migrants à s'établir en Italie ont soutenu les nouveaux arrivants, à l'image du mode d'implantation urbaine des membres de la communauté djolofène dans le quartier d'Abattoirs. Suivant les mêmes principes de solidarité et d'entraide forgés depuis des générations, les ressortissants du quartier, à leur arrivée en Italie, bénéficient de logement gratuit pendant un certain temps et de facilités pour démarrer leurs activités de commerce.

---

<sup>12</sup> L'éducation selon la religion musulmane est définie par un notable du quartier en différentes étapes : jusqu'à sept ans, l'enfant doit être éduqué par ses parents ; après il doit intégrer le *daara* et apprendre les bases du coran jusqu'à l'âge de quatorze ans ; il lui faut encore sept ou huit années de plus pour comprendre et interpréter le coran.

Cette dynamique de groupe est le fait d'individus ayant grandi ensemble dans le même environnement social. Issus de parents de même origine géographique, ils ont été à la même école coranique, ont joué dans la même équipe de football du quartier, ont partagé la même association au niveau local. Ils sont unis par des liens de voisinage qui transcendent l'échelle familiale de sociabilité et qui favorise l'esprit de solidarité et d'entraide entre les membres de la communauté.

Le premier ressortissant d'Abattoirs à s'installer à Venise et à y avoir loué un appartement est revenu définitivement. Il est devenu un homme d'affaire. Il importe des marchandises fabriquées en Italie pour les vendre au Sénégal. Mais l'appartement qu'il avait loué à l'époque continue d'être occupé par les ressortissants du quartier. Cet appartement sert de centre d'accueil et d'hébergement des ressortissants d'Abattoirs. Tout jeune du quartier qui débarque en Italie et qui ne sait pas où aller vit dans cette maison avant de trouver du travail, d'avoir une assise économique et financière sûre et de déménager plus tard. Les structures d'accueil des ressortissants de ce quartier sont donc diverses. A défaut de la présence des frères et amis d'enfance, de membres de la même génération, il y a la possibilité d'intégrer cette « maison du quartier ».

L'accueil et l'hébergement du migrant sont doublés de soutien pour la recherche d'un emploi. Les modalités d'insertion dans le marché du travail s'appuient toutefois sur un acquis : la plupart des ressortissants du quartier d'Abattoirs ont déjà travaillé comme marchands ambulants au Sénégal avant d'immigrer en Italie. Les jeunes en partance pour Europe savent ce qu'ils vont faire comme travail et sont préparés à cela bien avant leur départ : ils vont adapter au contexte de l'Italie, le commerce informel dont ils ont l'expérience au Sénégal. Il s'agit juste pour eux d'un changement d'environnement de travail, qui nécessite toute de même une petite initiation, allant d'une semaine à un mois, de la pratique de cette activité en Europe. Cet apprentissage consiste à être accompagné par les anciens, ou plutôt à aller vendre en compagnie des autres. Il permet à l'individu d'une part, de surmonter la barrière de la langue et d'autre part, de comprendre les circuits d'écoulement des marchandises. C'est un cheminement nécessaire pour intégrer le réseau du commerce en Europe. Le seul facteur de blocage est souvent l'apprentissage de la langue du pays d'accueil pour un individu dont le niveau d'instruction est relativement faible.

L'exercice du commerce nécessite cependant un capital financier de base. Les migrants qui débarquent avec suffisamment d'argent de poche utilisent cette somme pour acquérir des produits auprès des commerçants sénégalais. Ceux qui ne disposent pas d'argent peuvent tout de même bénéficier du soutien des autres. Le principe est simple. Les sénégalais propriétaires de magasins de commerce jouent le rôle de fournisseur. Les produits sont mis à la disposition du nouveau arrivé. Après chaque opération de vente, l'individu rembourse la somme due et bénéficie d'autres marchandises sous forme de prêt. Le système fonctionne ainsi, jusqu'à ce que le migrant nouvellement arrivé réalise des bénéfices de vente qui lui permettent d'être totalement indépendant.

La vente ambulante constitue pratiquement la seule activité d'insertion économique dans l'immédiat pour un sénégalais qui vient d'arriver en Europe et qui compte s'y installer. Le profil socio-professionnel des migrants ressortissants de ce quartier répond du moins à cette activité. Cela est d'autant vraisemblable qu'au début de la migration, l'individu vit généralement dans la clandestinité. Or pour travailler légalement, il faut disposer d'un titre de séjour et la procédure peut prendre des années. Le secteur informel du commerce de rue permet à l'individu d'être immédiatement opérationnel et de pouvoir gagner de l'argent, en attendant que sa situation soit régularisée. Les opérations de régularisation d'étrangers organisées par les autorités des pays européens ne sont pas régulières. Il faut donc prendre des initiatives, ne pas rester à ne rien faire, et surtout s'inspirer des autres membres de la communauté d'appartenance. Le migrant est préparé à cela bien avant sa venue en Europe. Il est membre d'un groupe social, avec ses règles de conduite et ses modes de fonctionnement. Il migre pour des objectifs spécifiques et est tenu par un engagement tacite vis-à-vis de sa famille et des autres membres de la communauté de sa localité d'origine.

Dans ce contexte, la migration internationale s'organise autour d'un système de solidarité et d'entraide basé sur l'appartenance au même quartier d'origine. La création d'un réseau de commerce propre aux sénégalais installés en Europe, qui fonctionne sur la base de rapports de confiance et de travail, facilite l'insertion économique dans le pays d'immigration. Le réseau s'active à deux niveaux. Il y a d'abord

la dimension locale du réseau (appartenance au même quartier d'origine) qui offre des avantages certains au migrant. Ce dernier arrive en pays d'accueil avec des références ; il accède à un logement à haute densité de relations sociales et intègre un groupe identitaire qui organise son insertion économique autour de la vente ambulante. Cette insertion dans le marché du travail nécessite souvent de s'appuyer sur un réseau de commerce plus large, celui constitué par les commerçants sénégalais installés en pays d'immigration. Le réseau local s'articule donc avec celui national, les premiers ressortissants du quartier à s'installer ayant établis les relations de confiance nécessaires avec les autres commerçants sénégalais, qui fournissent les marchandises destinées à la vente.

#### **4.1.2. La communauté mouride de Touba-Kaolack à Ibiza (Espagne) : circulation migratoire et reconstitution d'un groupe identitaire**

A l'image de la migration des ressortissants d'abattoirs à Venise (Italie), les migrants originaires du quartier de Touba-Kaolack sont fortement concentrés à Ibiza (Espagne). Cette dynamique migratoire est tout à fait particulière, la destination Espagne n'étant pas prédéterminée au départ. Elle résulte d'une combinaison de trajectoires migratoires, favorisée par la libre circulation des personnes à l'intérieur de l'espace des pays membres de l'Union européenne.

Les ressortissants de Touba-Kaolack ont commencé à s'installer massivement en Europe dans les années 1990, avec comme destinations principales l'Italie et l'Espagne. Comme nous l'avons observé à Abattoirs, le choix de ces deux destinations résulte de l'appréciation, au niveau local du quartier, de la réussite exemplaire des premiers migrants établis dans ces deux pays. Les transformations de l'environnement local et du cadre de vie des populations sont les signes de manifestation les plus visibles de cette réussite sociale par la migration vers l'Italie et l'Espagne. Rares sont les migrants vivant en France ou aux États-Unis, ou encore ceux résidant dans les pays africains qui ont fait preuve, en un temps record, de telles réalisations dans le quartier. Or, pour la plupart des populations du quartier et en particulier les jeunes, la migration sert à cela : satisfaire ses besoins individuels, assurer la prise en charge de sa famille, investir si possible, ce que beaucoup de gens ne peuvent réussir en travaillant au Sénégal.

Dans le quartier de Touba-Kaolack, les rapports de voisinages sont très forts : les jeunes vivent entre frères et amis de la même génération ; ils ont vécu leur enfance et ont grandi ensemble dans le quartier ; ils s'épanouissent ensemble dans les activités sportives et culturelles, notamment dans les *dahiras*, associations religieuses de soutien à la confrérie mouride et d'entraide entre les membres ; ils vivent aussi les mêmes difficultés de la vie et ont les mêmes aspirations. Pour autant, ceux qui partent ne sont pas plus aptes que les autres, notamment dans le type de travail exercé en pays de destination. Les migrants ont le même profil socio-professionnel que les non-migrants, particulièrement pour les individus de la même génération. Les premiers ont juste eu la chance de pouvoir partir. Ceux qui sont restés veulent aussi émigrer et faire preuve de réalisations effectives dans le quartier. Ils aspirent aussi à construire des maisons, à se marier et à mettre leurs familles dans des conditions de vie meilleures. Et comme ils ont vu que de grands changements s'opèrent dans les familles de ceux qui sont à l'étranger, ils veulent aussi partir. C'est la réussite sociale des émigrés, notamment celle de ceux établis en Italie et en Espagne qui est à l'origine de l'engouement des jeunes du quartier pour la migration.

La migration des ressortissants du quartier de Touba-Kaolack s'inscrit dans une dynamique de groupe identitaire caractérisée par une forte interdépendance sociale. Toutefois, contrairement à Abattoirs où les populations sont de même origine géographique, les habitants de Touba-Kaolack sont liés par l'appartenance à la confrérie mouride.

Le mouridisme est une branche de l'islam au sein de laquelle la cohésion sociale est très forte. La conduite en société est un enseignement dont les *talibés* ont bénéficié en termes de comportement, de dynamique de groupe, d'esprit de sacrifice, de solidarité et d'entraide. Ce mode de vie caractérise les ressortissants du quartier de Touba-Kaolack. Il s'exprime aussi à l'étranger entre les membres de la communauté.

Les migrants du quartier de Touba-Kaolack s'appuient en grande partie sur les membres de la communauté mouride en pays d'accueil. Le réseau d'accueil est d'autant plus opérationnel que les membres de la confrérie ont installé dans presque tous les grands pays d'immigration des « maisons de

Serigne Touba ». Celles-ci sont une initiative des disciples mourides à travers les *dahiras*, associations religieuses qui fonctionnent sur la base de principes et de directives qui viennent directement du Khalife général de la confrérie établi à Touba. Ces *dahiras* collectent des sommes d'argent destinées à régler les problèmes de la communauté et de ses membres au Sénégal et à l'étranger. La diaspora mouride à l'étranger a donc pensé qu'il était nécessaire d'avoir un local dans les pays où il y a une forte communauté mouride.

L'idée d'achat de « maisons de Serigne Touba »<sup>13</sup> a émergée avec l'organisation des manifestations religieuses indispensables aux *dahiras* mourides en termes de mode de vie, ces événements représentant des moments de recueillement et de méditation. L'organisation de tels événements religieux nécessitait chaque fois la location d'une salle qui revenait très cher aux *talibés*. L'acquisition d'un local réduit les coûts élevés de location régulière de salles. Devenir propriétaire permet ainsi de disposer d'« infrastructure religieuse » propre, dans un contexte de dynamisme communautaire et d'affirmation du fait religieux dans l'espace public. Cette façon de marquer son empreinte dans l'espace constitue une sorte de reconnaissance vis à vis de Cheikh Ahmadou Bamba, le chef spirituel, fondateur de la confrérie et de la ville sainte de Touba. Ces établissements rendent aussi le mouridisme plus visible à l'étranger. Les « maisons de Serigne Touba » abritent ainsi toutes les manifestations religieuses organisées par les communautés mourides à l'étranger. Elles servent en même temps de lieu d'hébergement temporaire aux migrants confrontés à des difficultés d'accès à un logement.

Au delà de ce réseau global d'accueil des membres de la communauté mouride, les migrants originaires de Touba-Kaolack bénéficient aussi de soutien de membre de la famille ou de voisin du quartier d'origine. Cette dimension locale du réseau s'exprime notamment à travers les modalités d'accueil et d'insertion des migrants dans les pays d'accueil. Elle se traduit aussi par le regroupement en Espagne (Ibiza) d'un groupe d'individus de la même génération issus du quartier, la recomposition de ce groupe de migrants étant facilité par la possibilité de circuler librement à l'intérieur des pays de l'UE. Certains ressortissants du quartier de Touba-Kaolack ont d'abord immigré en France ou en Italie avant de s'établir ou de séjourner régulièrement durant l'été en Espagne.

Le migrant à la base du regroupement des ressortissants du quartier de Touba-Kaolack à Ibiza est aujourd'hui propriétaire d'un grand magasin de commerce. Il vend maintenant des articles en gros et est aujourd'hui le principal fournisseur des commerçants sénégalais à Ibiza. Ce migrant a joué le rôle de pionner, avec des obligations envers les nouveaux arrivants : les frères, neveux, cousins, amis et voisins du même quartier d'origine, mais aussi les autres Sénégalais qui débarquent en Espagne et ne savent pas par quoi commencer. Il héberge et fournit les marchandises pour le démarrage d'activités de commerce, sous forme de prêt remboursable, mais aussi parfois gratuitement, notamment pour les ressortissants du quartier d'origine. C'est ainsi qu'il a fait appel à ses amis d'enfance du quartier qui résidaient dans d'autres pays européens comme l'Italie et la France, en les informant des opportunités d'emploi à Ibiza, ville des îles de Baïlares très fréquentée par les touristes en été, et en les proposant des affaires. D'autres migrants sont partis directement du quartier de Touba-Kaolack pour le rejoindre à Ibiza en Espagne.

Le principe d'entraide repose sur des facilitations d'accès à un logement et à un emploi dans le commerce à travers la vente ambulante. Les ressortissants du quartier qui arrivent à Ibiza vont systématiquement chez ce migrant. Ils sont accueillis et hébergés dans la maison familiale pendant un ou deux mois, le temps de démarrer leur commerce, devenir autonomes et déménager par la suite. Les nouveaux venus vont vendre en compagnie des autres membres de la communauté du quartier d'origine et parfois avec d'autres ressortissants sénégalais. Au départ, il y avait qu'une seule maison pour les ressortissants de Touba-Kaolack à Ibiza, celle du propriétaire du magasin qui joue le rôle de fournisseur d'articles de commerce. Actuellement, les émigrés du quartier occupent trois appartements qu'ils partagent avec quelques autres compatriotes sénégalais non ressortissants du quartier.

---

<sup>13</sup> Feu Serigne Mourtalla Mbacké a inauguré l'une des premières « maisons de Serigne Touba » à New York aux États-Unis. En France c'est Serigne Saliou Mbacké, l'actuel khaliffe général des mouride qui a acheté la maison de Serigne Touba. On en trouve aussi dans certaines provinces d'Italie et en Espagne.

La reconstitution de ce groupe identitaire en Espagne semble être un modèle de référence pour les autres ressortissants du quartier et les futures générations de migrants. Cette dynamique sociale traduit une conception de la vie communautaire dont les principes de base font appel à un esprit de solidarité et d'entraide pour mettre les membres du groupe social d'appartenance dans des conditions permettant leur intégration rapide dans la société d'accueil.

#### **4.2. Ndangane et Dialègne : réseaux d'insertion limités aux membres de la famille d'origine**

Contrairement à ce que l'on observe dans les quartiers wolofs où les processus d'insertion en pays d'accueil s'appuient sur une forte intensité de relations de voisinage tissées au niveau local du quartier d'origine, les mouvements migratoires à Ndangane et à Dialègne semblent s'inscrire sous le seul registre du réseau familial. Par ailleurs, le profil socio-professionnel des habitants de ces deux localités paraît différent de celui des quartiers wolofs, notamment en ce qui concerne les modalités d'accueil et d'insertion économique des migrants dans les pays d'accueil.

##### ***4.2.1 Ndangane : migration familiale et dynamique d'insertion dans le secteur de la pêche***

Traditionnellement, le quartier de Ndangane se caractérise par deux types de migration : une forte mobilité intracommunautaire entre les îles du Saloum et la ville de Kaolack et d'intenses déplacements saisonniers à la recherche de zones poissonneuses sur les côtes de l'océan atlantique. Habituellement, des colonies de pêcheurs niominka séjournent chaque année, pendant des mois, dans les villages côtiers de la Gambie, de la Casamance et de la Guinée Bissau. Temporaire au départ, cette migration est devenue définitive pour beaucoup d'entre eux. En Gambie, probablement en raison de la proximité géographique, de la stabilité politique et du coût de la vie relativement moins élevé qu'au Sénégal, l'installation des niominka a favorisé la migration vers ce pays d'autres ressortissants du quartier. Il existe aujourd'hui une forte communauté de Serer niominka originaires des îles du Saloum et du quartier de Ndangane définitivement installée dans ce pays.

En revanche, la migration internationale sur de longues distances est beaucoup moins importante que celle développée dans les pays frontaliers de la Gambie et de la Guinée-Bissau. Quelques rares ressortissants de Ndangane sont établis en Europe où ils travaillent dans les bateaux de pêche, essentiellement en France, en Allemagne et en Espagne. Ils immigrent moins en Italie, aux États-Unis ou dans les autres pays africains. Ndangane est un quartier de pêcheurs et les habitants vivent essentiellement de la vente des produits halieutiques. Or, le secteur de la pêche n'est pas très ouvert au recrutement des candidats à la migration internationale notamment vers l'occident, contrairement au commerce ambulancier qui absorbe la majorité des ressortissants des quartiers wolofs. En Europe, le pêcheur-migrant arrive avec un contrat de travail qui conditionne l'obtention de son visa d'entrée. Le futur employeur assure généralement la prise en charge totale des frais liés au voyage et à l'installation.

Ce processus migratoire s'organise essentiellement autour du réseau familial. Le départ est facilité par la présence d'un membre de la famille d'origine en pays d'accueil. Ce dernier se charge de la recherche des opportunités dans le secteur de la pêche ; il en informe ensuite les autres membres de la famille. Il sert ainsi d'intermédiaire entre l'entreprise de pêche et sa famille d'origine. Il s'occupe également de la recherche d'un logement pour le nouveau venu.

Toutefois, cette dynamique migratoire a du mal à se développer en Europe, le marché de l'emploi dans le secteur de la pêche n'offrant pas beaucoup d'opportunités de travail. Or les ressortissants de Ndangane candidats à la migration internationale contemporaine espèrent tous trouver un emploi de « navigateur » dans les bateaux de pêche. Ce choix reflète leur parcours socio-professionnel ; ils sont socialisés dans un contexte local particulier où l'essentiel des activités économiques tournent autour de la pêche et de la vente de poisson. Les niominka ne sont pas préparés au commerce ambulancier développé par les wolofs. Ils n'ont pas dégagé non plus d'autres stratégies d'adaptation au contexte actuel du marché du travail dans les pays d'accueil européens. Cette situation n'est pas favorable au développement de courants migratoires de grande envergure vers l'Europe.

De ce point de vue, l'effet boule de neige observé chez les wolofs d'Abattoirs et de Touba-Kaolack n'est pas très développé chez les serers niominka de Ndangane. Les wolofs commerçants mobilisent d'énormes ressources financières pour réaliser les projets migratoires des membres de leur famille :

vente de maisons, de terrains pour construire, de bijoux de valeur, utilisation des bénéfices de leur commerce etc. Et ils sont prêts à renouveler de tels sacrifices autant de fois que nécessaire rien que pour faire partir un membre de la famille. Ce phénomène est assez timide chez les niominka, leur pêche n'offrant pas de telles capacités de constitution et de reconstitution de capitaux migratoires. Par ailleurs, Ndangane n'a pas été transformé par la migration, à l'instar de Touba-Kaolack et Abattoirs. Bien au contraire, il demeure un quartier urbain pauvre et insalubre, marqué par l'absence de changement notable dans l'évolution de l'habitat. En outre, les quelques migrants ressortissants de Ndangane établis en Europe choisissent de construire des maisons soit dans les autres quartiers de la ville de Kaolack, soit dans les villages d'origine des îles du Saloum, soit à Dakar. Cette absence d'impact de la migration internationale au niveau local n'agit pas comme un stimulant au départ.

#### **4.2.2. Dialègne : réseau familial de départ et d'insertion en pays d'accueil**

Rappelons que le peuplement de cette localité est le résultat de mobilités intra-urbaines, effectuées sans distinction d'origine géographique, ethnique ou religieuse. Dialègne ne se caractérise donc pas par une identité particulière, à l'instar des quartiers d'ethnie wolof et serer de même origine géographique ou confrérique. Même si les marques d'activité traditionnelle d'élevage de l'ethnie haalpoular symbolisent le quartier par la présence du *daraal* (marché du bétail), le wolof reste l'ethnie dominante de la localité. Mais on note aussi la présence d'autres sous-groupes ethniques comme le serer et le bambara.

La répartition de ces groupes ethniques dans ce vaste quartier périphérique n'atteste pas d'empreintes ou de marques particulières dans l'espace local, par exemple par la constitution de sous-quartiers et de niches ethniques. La distribution des parcelles de terrain n'a pas suivi une logique qui ferait que les sous-groupes ethnico-religieux vivaient dans une sorte de « proximité sociale » telle qu'observée dans les quartiers wolofs. Cette situation ne favorise pas un brassage culturel fort et pratiqué comme tel dans le quartier. Tout au moins, les dynamiques migratoires des habitants de Dialègne ne semblent pas s'appuyer sur l'existence de réseaux de voisinage à haute intensité de relations sociales.

Pourtant, il est reconnu que l'un des principaux groupes ethniques de la localité, en l'occurrence le haalpoular, a une forte tradition de mobilité interne et internationale. Au niveau local du quartier, cette habitude se manifeste au sein des deux sous-groupes de cette ethnie : les laobés qui ont la particularité d'émigrer vers la France et les toucouleurs fortement concentrés en Côte d'Ivoire et au Gabon. A cela, il faut ajouter la participation active des wolofs dans les flux migratoires internationaux, notamment à partir de la deuxième moitié de la décennie 1990. Ces derniers privilégient les destinations de l'Italie et de l'Espagne.

Le quartier de Dialègne présente un autre aspect du réseau familial de migration internationale. A l'image de ce que l'on observe à Ndangane, la migration des ressortissants de Dialègne s'inscrit dans une dynamique de stratégie familiale tant au départ qu'à l'accueil et à l'insertion économique en pays de destination. En revanche, elle semble plus importante et plus adaptée aux débouchés du marché de l'emploi que celle des gens de Ndangane, notamment en Europe où l'insertion économique est favorisée par la diversification des stratégies développées par les migrants.

L'exemple de cette famille toucouleur dont le père est un ancien émigré rapatrié de Mauritanie, mais que les six fils ont aujourd'hui pris le relais, permet d'étayer ce propos. Le premier membre de la famille à partir en France avait bénéficié d'une bourse du gouvernement sénégalais. Celui qui l'a suivi a bénéficié de son soutien financier. Ces deux premiers, après avoir fini leurs études et commencé à travailler, ont ensuite financé le départ de leurs deux petits frères partis les rejoindre en France. La stratégie migratoire familiale a continué avec un autre départ, celui pionnier, vers l'Italie. Le premier « italien » avait un ami établi dans ce pays, en plus du fait que ses frères étaient en France. De Dakar, il est parti à Paris rejoindre ses frères. C'est à partir de Paris qu'ils ont contacté son ami par téléphone. Ce dernier avec qui il a passé l'école primaire dans le quartier l'a accueilli et hébergé. Le second « italien » avait déjà son frère sur place qui l'a hébergé et aidé à trouver du travail.

Durant son séjour en Mauritanie, le père assurait la prise en charge de la famille. C'est à cette époque qu'il avait rénové la maison familiale, en construisant deux bâtiments en dur en lieu et place des constructions en baraque et en paille. A partir de 1989, date de son rapatriement de Mauritanie, les fils ont pris le relais. Les deux qui travaillent actuellement en France envoient l'argent pour l'entretien de

la famille. Ils ont eux aussi construit un bâtiment dans la maison familiale. Actuellement, c'est une sorte d'association familiale organisée et fonctionnant sur la base d'une hiérarchie où l'aîné dépend du père, les autres migrants dépendant de lui. L'aîné sert d'interlocuteur entre la famille d'origine et les membres émigrés. Sous l'égide de l'aîné, les membres migrants trouvent un arrangement financier pour subvenir aux besoins de fonctionnement de la famille, pour construire ou rénover une partie de la maison ou pour investir dans un autre projet (ouverture d'un magasin de commerce pour leur frère au marché central de Kaolack, achat d'une voiture pour les besoins de déplacement de leur père).

On retrouve cette forme d'organisation collective autour de la cellule familiale dans la plupart des ménages migrants du quartier. Le principe repose sur une stratégie d'accumulation de ressources financières par la migration : les migrants établis soutiennent le départ d'autres membres de la famille qui, une fois à l'étranger, contribuent à l'augmentation et à la diversification des ressources économiques du ménage. Ils investissent ensuite dans la construction de bâtiments au sein de l'espace familial de départ, favorisant ainsi la cohésion sociale du ménage.

Pour autant, la migration ne joue pas toujours le rôle de fédérateur et de cohésion sociale au sein du ménage. Elle peut avoir un effet inverse, comme le fait remarquer un des migrants de retour interrogés, qui a souligné un cas de dislocation d'une famille polygame par le fait de la migration. La réussite d'un émigré de cette famille a plutôt créé une division au sein de la famille, les parties matrilineaires s'étant unies pour former chacun un ménage à part. Cet émigré ayant acheté un terrain et bâti une maison loin de la grande famille, a fait déménager sa famille nucléaire. Cet exemple montre bien qu'à l'inverse de ce qu'on observe dans la plupart des ménages, la migration internationale peut déboucher sur une indépendance économique et sociale de certains membres de la famille élargie.

## **5. CONCLUSION**

La migration internationale contemporaine répond à des facteurs de natures et de niveaux différents. Elle constitue un phénomène complexe dans lequel interfèrent le territoire et le réseau. Le réseau peut être centré autour de la sphère familiale, mais peut aussi s'organiser à partir d'autres référents collectifs et identitaires tels que le voisinage et l'appartenance ethnique et religieuse. Ces éléments indiquent une diversification des réseaux qui peuvent se définir par leur taille et leurs fonctions, comme par la nature et la force des liens qui unissent leurs membres. Cette diversité semble d'ailleurs induire une efficacité inégale des réseaux à diffuser les innovations sociales, notamment dans la mise en œuvre des projets migratoires. Dans certaines communautés de quartier, il ressort assez clairement que la proximité géographique des membres du réseau augmente la fréquence de leurs échanges et par conséquent leur capacité à diffuser des idées et des comportements nouveaux. Le réseau s'exprime par une proximité sociale (appartenance à la même communauté de référence) et/ou par une proximité spatiale (appartenance au même espace de référence). Les différences de densité des relations sociales dans les quartiers d'étude de la ville de Kaolack montrent bien que les réseaux sociaux, pour être plus efficaces, puisent leur force dans un espace communautaire dans lequel des pratiques et une mémoire collective ont été construites dans la durée, et où s'articulent une identité sociale, un ancrage local et d'intenses liens sociaux de voisinage.

Les dynamiques et les logiques migratoires atteignent diversement les villes de départ (Fussel et Massey, 2004 ; Lalou et Ndione, 2005). Cette thèse semble aussi se vérifier à l'intérieur des villes, sous l'effet du contexte local défini par le quartier. Le réseau migratoire s'imprime parfois dans la ville, à l'échelle d'un quartier ou d'un fragment de quartier. Il se tisse alors à l'intérieur de relations professionnelles et de voisinage qui se superposent parfois aux liens ethniques, religieux ou géographiques (Ndione et Lalou, 2004). L'intensité des rapports sociaux, associés à l'identité locale et collective incarnée par le quartier, constituent un des supports de la migration.

## **BIBLIOGRAPHIE**

- Antoine P., Bocquier P., Fall A. S., Guissé Y. M. and Nanitelamio, J. (1995), Les familles dakaraises face à la crise, IFAN-ORSTOM-CEPED, 210p.
- Babou C. (2000), Touba, genèse et évolution d'une cité musulmane au Sénégal. Mémoire de DEA, département d'histoire, UCAD, multigr., 39p.
- . (2002), « Brotherhood Solidarity, Education and Migration: the Role of the Dahiras among the Murid Muslim Community of New York », *African Affairs* 101, pp. 151-170.

- Bocquier P. et Traoré S. (1996), « Les nouvelles tendances des migrations internationales d'après les Enquêtes du Réseau Migrations et Urbanisation en Afrique de l'Ouest », *Colloque Systèmes et dynamiques des migrations internationales ouest-africaines*, Dakar, 3-6 décembre.
- Boyd M. (1989), « Family and Personal Networks in International Migration: Recent Developments and New Agendas », *International Migration Review*, Vol. XXIII, n° 3, pp. 638-670.
- Copans J. (1980), *Les marabouts de l'arachide*, Paris, Le Sycomore.
- Diop M.C. (1980), *La confrérie mouride : organisation politique et mode d'implantation urbaine*, thèse de doctorat, Lyon, 273p.
- Direction de la Prévision et de la Statistique (2004), *Rapport de synthèse de la deuxième enquête sénégalaise auprès des ménages (ESAM-II)*, République du Sénégal, 260p.
- Ebin V. (1993), « Les commerçants mourides à Marseille et New-York. Regards sur les stratégies d'implantation », in GREGOIRE, E et LABAZEE, P., eds, *Grands commerçants d'Afrique de l'Ouest. Logiques et pratiques d'un groupe d'hommes d'affaires contemporains*. Paris, Karthala-Orstom, pp. 101-123.
- Fawcett J. T. (1989), « Networks, Linkages and Migration Systems », *International Migration Review*, Vol. XXIII, n° 3, 1989.
- Findley S.E. (1991), « Sécheresse et migration dans la vallée du fleuve Sénégal: les femmes et les enfants dominant dans le nouveau type de migrant », *Pop. Sahel*, n° 16, pp.19-28.
- Fussel E. and Massey D. S. (2004), « The limits to cumulative causation: international migration from Mexican urban areas », *Demography*, Vol. 41 – n°1, February : 151-171.
- Grégory J.W. et Piché V. (1981), *The Demographic process in peripheral capitalism illustrated with African examples*, Montréal Center for Developing Area Studies, Mc Gill University.
- Guèye C. (2002a), « Touba, enveloppe et produit d'une confrérie en mutation », Momar Couba Diop ed., *La société sénégalaise. Entre le local et le global*, Khartala, pp. 597-636.
- (2002b), *Touba, capitale des mourides*, Enda-Khartala-IRD. 532p.
- Guilmoto C.Z. et Sandron F. (2000), « La dynamique interne des réseaux migratoires dans les pays en développement », *Population*, 55 :105-134.
- Guilmoto C.Z. (1997), « Migrations en Afrique de l'Ouest, effets d'échelle et déterminants », *La ruralité dans les pays du Sud à la fin du 20e siècle*, éd. Orstom, Collection Colloques et Séminaires, Paris, pp.495-529.
- Harbison, S. (1981), « Family Structures and family Strategy in Migration Decision Making », G.F. De Jong and R.W. Gardner (réd), *Migration Decision Making : multidisciplinary approaches to microlevel studies in developed and developing countries*, New York : Pergamon Press, pp.225-251.
- Harris J. et Todaro M., « Migration unemployment and development : a two-sector analysis », *American Economic Review*, 1970, pp.126-142.
- Kane F. et Lericollais A. (1975), « L'émigration des Soninkés », *Cahier ORSTOM, Série Sciences Humaines*, XII, 2. pp. 177-187.
- Kritz M., Lim L. and Zlotnik H. (1992), « International Migration Systems. A Global Approach », *International Studies in Demography*.
- Lalou R. and Ndione B. (2005), « Stratégies migratoires et recompositions des solidarités dans un contexte de crise. L'exemple du Sénégal urbain », Vignikin K. and Vimard P. (ed.), *Familles au Nord, Familles au Sud*, Academia-Bruylant, Louvain-la-Neuve, pp. 449-479.
- Marie C-V. (2002), « Les politiques européennes de gestion des flux : contrôle et restrictions », *Cahiers français n° 307, Les migrations internationales*, pp. 57-63.
- Massey D.S., Arango J., Hugo G., Kouaousi A. et Taylor J.E. (1993), « Theories of International Migration: A Review and Appraisal », *Population and Development Review*, n° 3, pp. 431-466.
- 1998. « Contemporary Theories of International Migration », *Worlds in Motion Understanding International Migration at the end of the Millennium*: 16-59.
- Ndione B. (2006), *Contexte local et migration : les dynamiques migratoires internationales dans les quartiers de la ville de Kaolack (Sénégal)*, Thèse de doctorat, Université Paris5, 340p.
- Ndione B. et Lalou R. (2004), « Tendances récentes des migrations internationales dans le Sénégal urbain : Existe-t-il une dynamique de quartier ? Les exemples de Dakar, Touba et Kaolack »,

- Colloque international AIDELF, *Les migrations internationales : Observation, analyse et perspectives*, Budapest, Hongrie, 20-24 septembre.
- Pélissier, P (1966), *Les paysans du Sénégal. Les civilisations agraires du Cayor à la Casamance*, 939p.
- Robin N. (1996), *Atlas des migrations internationales ouest-africaines vers l'Europe (1985-1993)*, EUROSTAT, ORSTOM, Paris, 109p.
- Robin N., Lalou R. et Ndiaye M. (1999), *Facteurs d'attraction et de répulsion à l'origine des flux migratoires internationaux*, Rapport National du Sénégal, EUROSTAT/NIDI/IRD.
- Root B.D. and De Jong G. (1991), « Family Migration in a Developing Country », *Population Studies*, 45 : 221-233.
- Schmidt di Friedberg O. (1993), « L'immigration africaine en Italie : le cas sénégalais », *Etudes internationales*, Vol. XXIV, n° 1, Université Laval, pp. 127-138.
- Schoorl J., Heering L., Esveldt I., Groenewold G., Van Der Erf R., Bosch A., De Valk H., De Bruijn B. (2000), *Facteurs d'attraction et de répulsion à l'origine des flux migratoires internationaux*, Rapport comparatif, Eurostat, 168p.
- Stark O. 1980, « On the rôle of Urban-to-Rural Remittances in Rural Development », *Journal of Development Studies*, 16(1) pp.369-374.
- Todaro M.P. (1969), « A model of labour Migration and Arban Unemployment in Less Developed Countries », *The American Economic Review*, LIV, n°1, pp. 138-148.